

Mes universités, c'était Paris IV et Jussieu

Jean-François Poirier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/450>

DOI : [10.4000/leportique.450](https://doi.org/10.4000/leportique.450)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2000

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Jean-François Poirier, « Mes universités, c'était Paris IV et Jussieu », *Le Portique* [En ligne], 6 | 2000, mis en ligne le 24 mars 2005, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/450> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.450>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

Mes universités, c'était Paris IV et Jussieu

Jean-François Poirier

- 1 J'ai connu deux universités, l'une traditionnelle et l'autre moderne. La première que j'ai connue, c'était Paris IV, l'université réactionnaire, celle de Deloffre, célèbre pour avoir mordu le mollet d'une étudiante contestatrice. Je m'en suis détourné avec dégoût pour aller écouter le discours universitaire des maîtres qui avaient lu Sade, La Fontaine, Freud, Sacher-Masoch, Tony Duvert et Pierre Guyotat. Je croyais alors quitter un discours universitaire complètement obsolète pour accéder à un savoir enivrant, comme doit l'être tout vrai savoir. Mais, maintenant, je ne suis plus certain d'avoir connu deux discours universitaires distincts, peut-être n'y a-t-il qu'un seul discours universitaire, celui qui parle de l'univers, s'énonce depuis l'univers et s'adresse à l'univers en maintenant, du moins dans les disciplines littéraires, les règles de la bonne vieille scolastique et succombe aux sirènes de la tâche infinie, piètre substitut offert au désir d'éternité.
- 2 Je venais du lycée Jean-Jacques Rousseau de Montmorency et je m'étais inscrit à la Sorbonne. Je suis entré dans la célèbre galerie où une fresque montrait un maître barbu professant à des étudiants barbichus dans un décor idyllique à la Le Sidaner, un paysage de style post-impressionniste, où le savoir semblait faire bon ménage avec la nature, l'autorité avec l'amitié et la bourgeoisie à chapeau avec l'esprit. Je me suis trompé d'amphithéâtre, et je me suis retrouvé dans un cours de seconde année, chez un vieux birbe qui reconstituait à la borne près, au pavé près, le Paris des *Mémoires* du cardinal de Retz. J'étais consterné. J'avais reçu *L'Histoire de Paris* de Hillairet, version en un tome sous jaquette cartonnée dans les tons vert et marron comme prix de français en classe de seconde, mais je ne pensais pas que ce fût là la préfiguration du savoir supérieur que me délivrerait plus tard l'enseignement supérieur. Je suis sorti en catimini avec un de ces sentiments de honte que j'éprouvais souvent alors et qu'éprouvent peut-être tous les jeunes gens de toutes les générations. C'était l'Université de Picard, de *Nouvelle critique* ou *nouvelle imposture*, c'était l'université des professeurs qui « procuraient » des éditions irréprochables, et souvent complètement dépourvues d'intérêt, des classiques

et des petits maîtres aux éditions Nizet. M. Pierre Larthomas, qui avait en sa faveur de ressembler un peu à mon père, nous faisait des cours qui étaient au moins aimables tandis que la plupart des autres cédaient au style hargneux du *Figaro* de l'époque. Il interrompait sans cesse ses cours par deux types d'incises, la première attirait l'attention des étudiants sur le fait que tel point pouvait donner lieu à une recherche de maîtrise intéressante et que tel autre, par l'ampleur des perspectives qu'il offrait, méritait une thèse. Si l'on mettait bout à bout toutes ces propositions de maîtrise et de thèse, il y avait au bas mot pour mille ans de travail, et même sans doute beaucoup plus, ce n'était en fait rien moins que la vie éternelle des philologues bienheureux que la vieille Sorbonne promettait, pour une vie ultérieure, à ceux qui aimaient sucer le lait nourricier de *l'alma mater* : prolifération sans fins de mémoires, de notes et de notules, de bibliographies, de untel lecteur de untel, de miscellanées, de mélanges offerts à des vénérés maîtres, de leçons inaugurales et de notes pieusement recueillies par des étudiant(e)s dévoué(e)s. Ce que cette Université avait vraiment d'irréel c'était cette confiance en un temps à venir homogène où les problématiques ne se succéderaient pas mais s'éterniseraient, et la vieille Sorbonne s'apparentait en cela aux salons d'avant 1914 où les Guermantes restaient dans les soirées, alors qu'ils avaient déjà annoncé leur départ depuis un certain temps, pour manifester le privilège, qui leur avait été imparti, de suspendre le temps.

- 3 Rétrospectivement, l'université moderniste, que j'ai connue à partir de 1973 à STD (Sciences des Textes et Documents), me semble relever de la scolastique telle que j'ai connue dans ces années-là grâce à un petit bouquin de la collection « Libertés » éditée par J.-J. Pauvert, aussi joli que bon marché, 3F/3,10F t.t.i., intitulé *Histoire d'une faillite philosophique : la scolastique*, de Louis Rougier. C'était un livre un peu simple, Jules Ferry lecteur de saint Thomas. Il était, selon Rougier, absurde de vouloir faire coexister vérité rationnelle (Aristote) et vérité révélée (l'enseignement du Christ), la vérité ne pouvait être qu'une et elle se discréditait à vouloir se scinder. Mais cette scission avait survécu à mai 1968 et les professeurs modernistes, eux aussi, cultivaient une double conception de la vérité : l'expérience littéraire pouvait être appréhendée comme une jaculation, une fusée, une parole oraculaire, un trouble dont nulle explication ne viendrait jamais à bout, mais, par ailleurs, elle pouvait être cernée, absorbée, reformulée par toute une série de discours (sémiologie, sémanalyse, psychocritique, sociocritique, psychanalyse et j'en oublie) qui s'en prétendaient l'équivalent, toute notion de hiérarchie entre les discours abolie. La Révélation et la Reconstitution savante pouvaient dès lors faire bon ménage, *Pour en finir avec le jugement de Dieu* se trouvait de plain pied avec un exposé prononcé, par quelqu'un qui n'avait échappé au triste destin du professorat que par un sens inné de l'intrigue littéraire, lors d'un colloque de Cerisy la Salle : « Qu'est-ce qu'un gli ? ».
- 4 Mais les professeurs ne vieillissent pas comme les vrais poètes et, fort de cette conviction que le *texte sur* ne différait pas substantiellement du *texte sous*, la cinquantaine venue, au moment où ils refaisaient leur vie matrimoniale – les professeurs mâles éprouvant à cet âge-là une forte tentation de quitter épouse et progéniture pour refaire leur vie avec une/un étudiant(e), le destin des professeurs femelles restant quant à lui plus incertain –, ils/elles se sont mis, forts de leurs conviction théoriques, à écrire des romans qui n'étaient que des bluettes ou des recueils de poèmes qui ressemblaient à des travaux pratiques ou encore des chroniques « très libres » qui ne différaient pas fondamentalement du courrier des lecteurs adressé aux périodiques de la presse féminine ou masculine spécialisée. On ne put alors

qu'assez tristement conclure que la vérité révélée leur avait échappé et que la vérité de raison, leur compagne légitime, leur avait faussé compagnie.